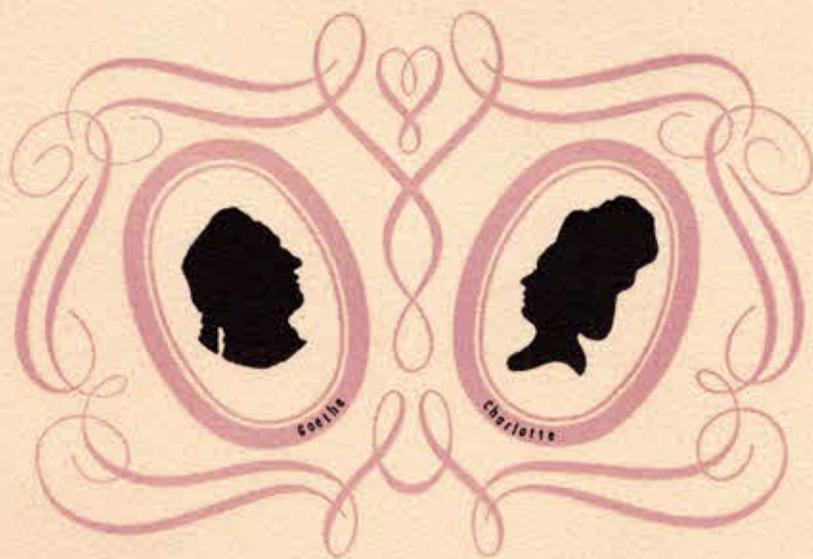


# WERTHER

*DE*

*JULES MASSENET*  *D'APRES GÆTHE*



SUR DISQUES COLUMBIA

THEÂTRE NATIONAL DE L'OPERA COMIQUE

*Drame Lyrique*

*d'après*

GOETHE

par M. M.

Edouard Blau  
Paul Milliet  
et Georges Hartmann



WERNER

*Musique*  
de

J. MASSENET



En vente au MENESTREL 2<sup>bis</sup> Rue Vivienne  
HEUGEL & C<sup>IE</sup> Editeurs pour tous Pays. PARIS

ST<sup>ES</sup> DES IMPR<sup>ES</sup> LEMERCIER, PARIS.

Affiche de « Werther » éditée par Heugel lors de la création à l'Opéra-Comique. Massenet ne négligeait aucun moyen d'atteindre et de toucher le public : il fut un des premiers à profiter de cet art si véhément et si nécessaire qu'est l'affiche. Pour composer celle de « Werther », il eut recours à l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle ; les deux charmantes gravures reproduites sur l'affiche ornaient le cabinet de travail du compositeur. (Doc. Musica.)



## Werther

*M*ASSENET a déclaré avoir mis dans Werther « toute son âme et sa conscience d'artiste ». Il y a mis plus encore que son savoir et son cœur : une intense poésie, un charme profond et mesuré dont peu d'œuvres lyriques sont imprégnées à un tel degré.

La conception de l'œuvre n'alla pas sans encombres, cependant. Le roman qu'il fallait adapter à la scène (tout comme pour *Manon*), valait essentiellement par un ensemble de détails psychologiques, qui relevaient d'une mentalité typiquement germanique et rendaient plus ardue encore la transposition.

*Werther* qui, dans les plans de Massenet, devait être réalisé avant *Manon*, ne fut représenté que bien après elle. *Le Cid*, *Esclarmonde* et le *Mage* le précédèrent même dans l'ordre d'apparition.

Refusé par l'Opéra-Comique, *Werther* fut créé à l'Opéra Impérial de Vienne le 16 février 1892, avec Mme Renard, Ernest Van Dyck et Neidl dans les rôles principaux. A Paris, les choses n'allèrent pas si aisément, et le compositeur demeura longuement en quête d'un ténor. Un beau matin, le hasard

le mit en présence du toulousain Guillaume Ibos qui avait déjà chanté son *Esclarmonde* et qui, après avoir quitté l'Opéra de Paris depuis plusieurs années, poursuivait une valeureuse carrière à l'étranger. C'est à lui qu'échut le privilège d'incarner, à l'Opéra-Comique, le premier Werther. C'est dans la salle du Châtelet, le 16 janvier 1893, que Jules Danbé dirigea la création parisienne. Léon Carvalho signait la mise en scène; Charlotte réalisait l'un des fleurons de la jeune carrière de Marie Delna, à l'organe si émouvant; Albert était chanté par le grand baryton Max Bouvet; Mlle Laisné débutait dans la partie charmante (un peu traditionnelle) de Sophie. Le succès fut net, et la cinquantième, le 26 juin 1897, associait aux noms de Delna et de Bouvet celui du ténor Leprestre. Ensuite l'œuvre marqua le pas, en France du moins. Il faut attendre le 24 avril 1903 et la direction artistique d'Albert Carré pour que l'ouvrage s'impose véritablement à la gloire populaire : remonté dans des décors ravissants de Jusseume et Bailly, il bénéficia d'une distribution sensible, avec Mmes Marie de l'Isle et Marguerite Carré, Léon Beyle, Allard et Félix Vieuille; cette reprise coïncidait avec la 58<sup>e</sup> représentation. Le 29 septembre 1905, pour la centième, Léon Beyle, était entouré de Charlotte Wyns et de Lucie Vauthrin. La cinq-centième, célébrée le 9 janvier 1919, affichait Suzanne Brohly et le ténor Marcelin, et la millième était atteinte le 10 octobre 1938, Ninon Vallin et le ténor Lugo interprétant pour la circonstance les amants romantiques.

*Werther* constitue, Salle Favart, un des rôles prestigieux de Georges Thill, qui a débuté à ce Théâtre le 15 mai 1928, dans *Carmen*. Le chef-d'œuvre de Massenet, qui fut monté pour la première fois à New-York le 19 avril 1894 avec Emma Eames, Sigrid Arnoldson et Jean de Reszke, poursuit à travers le monde une destinée heureuse. Entre autres théâtres, la Scala de Milan et le Théâtre de Covent Garden viennent de le représenter dans les récentes saisons.

### LE POÈME

Il est inutile de rappeler les articulations, fort simples, du roman de Gœthe, dans une certaine mesure autobiographique. *Les Souffrances du jeune Werther* constituent un tableau, retouché par la légende et poussé au noir, d'une aventure de jeunesse. En vérité, Gœthe prouva que dans le cas d'un amour impossible, il reste à l'honnête homme d'autres échappatoires que la fuite hors de ce monde : il y a la fuite tout court, à laquelle il recourut. Mais le dénouement beaucoup plus théâtral qu'il a choisi pour son roman connut un retentissement extraordinaire. Le coup de pistolet de la fin frappa l'Allemagne,



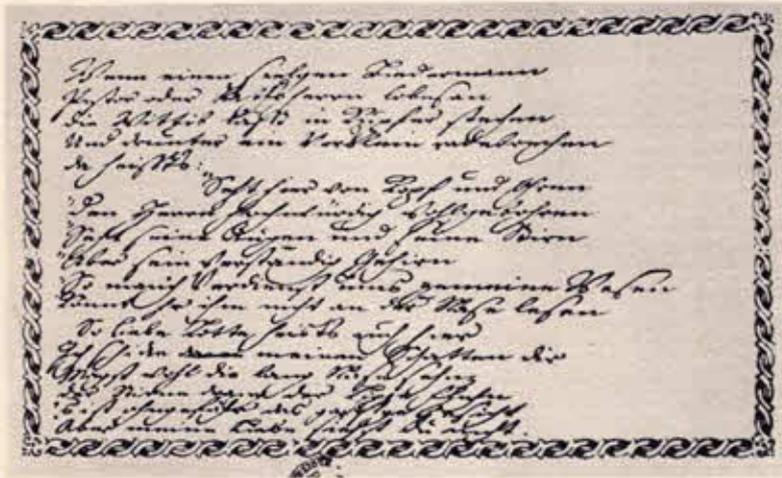
Portrait de Charlotte Kestner, née Buff, pour qui Goethe conçut la violente passion qu'il devait immortaliser dans Werther. Son futur époux : J.-Ch. Kestner, la dépeignait ainsi : « Elle a le cœur sensible et sympathique. Son corps est délicat et son âme ne l'est pas moins... Elle est bienfaisante, aimable, polie... En outre, elle a un caractère éveillé, une âme vive, une intelligence prompte, et elle se distingue par sa présence d'esprit. Elle est gaie, toujours contente. Elle est la joie de ses parents. Quand elle aperçoit dans sa famille une figure sombre, elle s'empresse de l'égayer... Tout le monde l'aime... » (Cabinet des Estampes.)



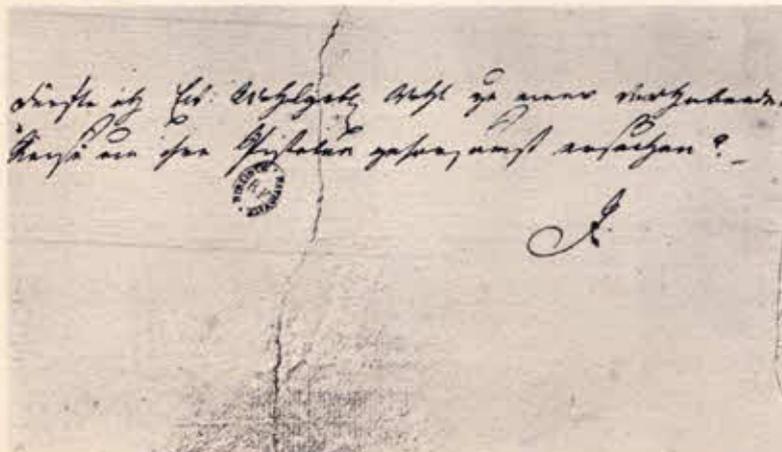
Portrait de Jean-Christophe Kestner, mari de Charlotte et ami de Goethe, secrétaire de l'ambassade hanovrienne à Wetzlar.



Goethe par Ang.-Kauffmann célèbre peintre suisse 1741-1807. (Musée de Weimar.)



Fac-similé de la lettre en vers de Goethe à Charlotte accompagnant sa propre silhouette découpée, usage fort à la mode à cette époque. Une reproduction de cette silhouette figure en couverture de cette plaquette, ainsi que celle de Charlotte, que Goethe avait placée à la tête de son lit.



Fac-similé du billet qu'adressa le 29 octobre 1772 à Kestner un jeune homme de Wetzlar, C.-W. Jerusalem :

« Oserais-je vous demander, Monsieur, de me prêter vos pistolets pour un voyage projeté ? » A la suite d'une déception amoureuse, Jérusalem se suicidait le lendemain. J.-Ch. Kestner rechercha aussitôt le billet qu'il avait déchiré et le reconstitua, craignant d'être inquiété. La déchirure apparaît nettement sur la photographie ci-contre. Les circonstances dramatiques de ce suicide, consignées en détail dans une lettre de Kestner à Goethe furent un trait de lumière pour ce dernier, qui portait confusément en lui le roman de Werther et lui fournirent la conclusion du récit qu'il projetait d'écrire.



Goethe, esquisse à l'huile de Georg Melchior Kraus, peintre et graveur allemand né et mort à Francfort (1737-1806). On imagine aisément le héros de « Werther » relisant, avant de l'envoyer, son billet d'adieu à Charlotte Kestner, le 10 septembre 1772 : « ... Je suis maintenant seul et je puis pleurer... » cité dans le recueil des correspondances entre les Kestner et Goethe publié en 1854.

puis l'Europe entière, en plein cœur. La progéniture littéraire de cet ouvrage fut immense. Napoléon d'autre part en jugeait très sévèrement certaines parties, notamment l'attitude du mari de Lotte qui, en faisant tenir au désespéré les pistolets, dont il sollicite le prêt, commet un véritable assassinat.

Comme le héros célèbre d'Obermann, le Werther de Gœthe et de Massenet est un amant de la Nature; elle est la confidente, la correspondante fidèle, le miroir de ses pensées, la seule amie : conception opposée de celle de Vigny, telle qu'il la découvre dans *La Maison du Berger*.

... « Je suis l'impassible Théâtre  
Que ne peut émouvoir le pied de ses acteurs » ...  
... « On me dit une mère, et je suis une tombe » ...

Massenet a donné dans son drame lyrique une place considérable à la Nature.

Tout le premier acte, avec le Prélude frissonnant, Le Clair de lune mystérieux, voluptueux; au second acte la Scène des Tilleuls; la Nuit de Noël, glaciale et haletante, comptent parmi les plus admirables peintures musicales de la Nature.

Au premier rang des personnages principaux du drame se placent également les Enfants (tonique sentimentale du drame, puisque le rideau se lève, puis se baisse sur leurs chants de Noël). Le relief du visage de Charlotte est adorablement expressif, et Reynaldo Hahn estimait que la peinture par Massenet du personnage neutre d'Albert marque une réussite d'une rare qualité.

Jamais enfin la mélodie de Massenet ne fut plus libre, attendrie, émue, vibrante. Tout en conférant à l'orchestre une participation intense, *Werther* est une des partitions les plus sincères et les plus représentatives du génie musical français.

GUY DUMAZERT





Massenet, photographé par Nadar à l'époque de la création de « Werther » à l'Opéra-Comique.



Massenet entouré d'amis joue au piano l'un de ses opéras. On sait que le grand compositeur, excellent pianiste, chantait aussi d'une façon très émouvante ses propres œuvres. Tableau de V. Michel tiré « Autour d'une partition ». (Photo Braun.)



M<sup>lle</sup> Marie Delna, créatrice du rôle de Charlotte à l'Opéra-Comique de Paris, le 16 janvier 1893.



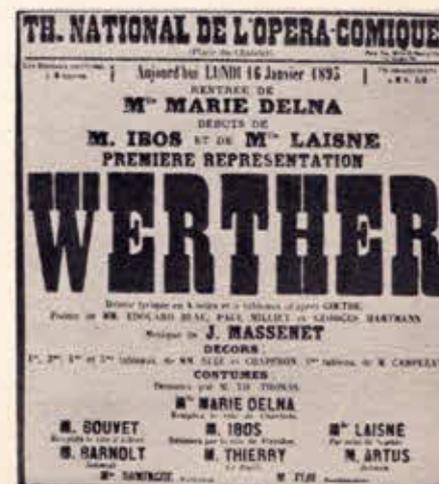
Ci-dessus le célèbre ténor Van Dyck, créateur du rôle de Werther à l'Opéra Impérial de Vienne, le 16 février 1892 où il obtint un succès éclatant. Massenet lui dit après la première : « Van Dick, mon ami ! merci !... Vous en faites de la musique, de ma musiquette !... » (Photo Adèle.)



Affiche pour la première représentation de « Werther » le 16 février 1892 à l'Opéra Impérial de Vienne.



Reproduction d'un dessin paru dans un journal allemand au moment de la création de « Werther » à Vienne et représentant Massenet à côté de son interprète autrichienne, M<sup>lle</sup> Renard. (Coll. Musica.)



Affiche pour la première représentation de « Werther » le 16 janvier 1893 à l'Opéra-Comique de Paris.

# Jules Massenet

NUL N'A MIEUX PARLÉ AUX AMES, NUL N'A MIEUX EXALTÉ  
LA TENDRESSE HUMAINE ET ASSOULI L'ART MUSICAL  
A TOUTES LES SÉDUCTIONS DE LA POÉSIE ET DU RÊVE.  
LÉON BÉRARD.

**M**é à Montaud (Loire) le 12 mai 1842, Massenet vint à Paris avec sa famille à l'âge de six ans. A neuf ans, n'ayant eu jusqu'alors d'autre professeur que sa mère, il entre au Conservatoire dans la classe de piano de Laurent, où il remporte un 1<sup>er</sup> prix en 1856. Il est admis ensuite dans la classe d'harmonie de Bazin qui, se croyant bon prophète, le déclare « *trop bête* » pour ne jamais rien faire.

Après une transplantation de toute la famille à Chambéry où il étudie le piano avec assiduité, il revient bientôt seul à Paris et rentre au Conservatoire. Tout en travaillant son piano avec acharnement, il se fait accompagnateur et même timbalier aux Italiens pour 2 fr. 50 par soirée.

Élève de Reber et d'Ambroise Thomas, il obtient, en 1861, un second prix de fugue, et en 1862, le premier prix de fugue et le Grand Prix de Rome. Pendant son séjour à la Villa Médicis, il est pris en amitié par Liszt qui, décidé à entrer dans les ordres, lui confie ses élèves parmi lesquelles se trouvait M<sup>lle</sup> de Sainte-Marie, que Massenet épouse dès son retour en France, le 8 octobre 1866.

Mais avant de rentrer à Paris, le jeune compositeur visite l'Allemagne et la Hongrie d'où il rapporte ses « Scènes de bal » et ses « Scènes hongroises ». Bientôt il donne à l'Opéra-Comique sa première œuvre théâtrale, « la Grand-Tante » (1867), petit acte joué par Capoul, M<sup>lles</sup> Girard et Heilbronn, sa future Manon.

Dès lors Massenet entreprend ce labeur si fécond, qui ne devait se terminer qu'à sa mort, en 1912.

Musique dramatique, musique de scène, ballets, musique religieuse, musique symphonique, musique pour piano, pour violoncelle, mélodies

vocales, duos, trios, chœurs, il traite tous les genres, mais cela ne l'empêche pas de prendre de bonne heure conscience de sa véritable vocation. « Je me vois, disait-il, plus fait pour l'opéra que pour la symphonie. » Il aurait dû dire plutôt : pour l'opéra-comique. C'est, en effet, dans ce genre que son génie fait d'émotion, de tendresse, de charme et d'amour de la nature, devait trouver son plein épanouissement.

De son œuvre considérable signalons : un drame sacré, « Marie-Magdeleine » (1873); un mystère en trois parties, « Ève » (1875); une musique de scène pour les « Erinnyes », tragédie de Leconte de Lisle (1873); des œuvres symphoniques : Scènes hongroises (1871), Scènes dramatiques (1873), Ouverture de « Phèdre » (1873), Scènes pittoresques (1874), Scènes napolitaines (1874), Scènes alsaciennes (1881); comme musique de chant : Poème d'avril, Poème d'amour, scènes chorales, nombreuses mélodies; enfin — et surtout, parmi de nombreuses œuvres dramatiques : « Hérodiade » (1881), « Manon » (1884), « Werther » (1892), « Griselidis » (1901), « Le Jongleur de Notre-Dame » (1902), « Thérèse » (1907).

Massenet fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1878 et nommé professeur de composition au Conservatoire la même année. Il le resta jusqu'en 1906 et forma toute une illustre pléiade où figurent les noms des compositeurs Marty, Bruneau, Paul Vidal, Pierné, Xavier Leroux, Gustave Charpentier, Levadé, Rabaud, Max d'Ollone, Florent Schmitt, unanimes à louer l'enseignement vivant et varié et surtout l'éclectisme de leur maître. Comme l'a dit si justement M. Léon Bérard dans un éloge posthume prononcé au Conservatoire le 12 juillet 1913 : « D'autres ont pu avoir des accents plus profonds et plus divers. Nul n'a mieux parlé aux âmes, nul n'a mieux exalté la tendresse humaine et assoupli l'art musical à toutes les séductions de la poésie et du rêve. »

RAOUL DUHAMEL

# Les deux Werther

LE WERTHER DE GÖTTE ET LE WERTHER DE MASSENET

C'ÉTAIT une tentative assez périlleuse de choisir, pour en tirer un drame lyrique destiné à l'Opéra-Comique, le sombre roman de Goethe que son auteur lui-même n'osa relire qu'une seule fois, tant il le trouvait plein de « fusées incendiaires » et tant il redoutait de retomber dans l'état maladif qui l'avait inspiré.

C'est en effet avec ses souvenirs personnels datant de 1772 et 1773 que Goethe composa son célèbre roman épistolaire « Les Souffrances du jeune Werther », rédigé en six semaines (février-mars 1774).

Goethe, alors stagiaire au tribunal de l'Empire, à Wetzlar, s'était épris de Charlotte Buff, fille du bailli de la petite ville. Quelque temps après, il apprend que Charlotte est fiancée à J. Kestner, conseiller de la légation de Hanovre. Après avoir vainement lutté contre son inclination, il se décide à partir sans prévenir personne; mais, ne voulant pas manquer à tous ses devoirs, il écrit à Charlotte et à Kestner pour prendre congé d'eux. Seulement, au lieu de se tuer comme son héros, le jeune Goethe, même après le mariage de sa petite Lotte avec son rival, continue à lui écrire les lettres les plus touchantes. Le dénouement tragique de son roman lui fut inspiré par le suicide d'un jeune homme de Wetzlar survenu quelque temps après qu'il eût quitté lui-même sa chère petite ville.

C'est en 1882, lors du voyage qu'il fit avec son éditeur, Hartmann, et son librettiste Paul Milliet pour assister à la première d'« Hérodiade » à Milan, que Massenet décida d'écrire une partition sur « Werther », sur les instances de Paul Milliet, qui trouvait dans l'œuvre de Goethe un sujet bien fait pour une action lyrique, « un drame humain auquel se mêlent l'enchantement et la désolation de la nature ».

Le sujet plut au « peintre de la femme » qu'était Massenet, moins sans doute à cause du personnage de Werther, que pour cette Charlotte dont il devait faire la véritable héroïne de la pièce en lui gardant ce caractère romantique « vieille Allemagne », où le besoin du bonheur dans une existence simple

et naïve se complique d'un pressentiment et même d'une passion de l'étrange et du tragique, toujours étroitement mêlés à l'amour de la nature.

Un autre Werther, cet Obermann conçu par Senancour, tourne lui aussi les paysages en état d'âme, et sa contemplation s'exprime en un lyrisme auquel durent penser Massenet et ses librettistes : « c'est pour l'amour que la lumière du matin vient éveiller les êtres et colorer les cieux; par lui les feux du midi font fermenter la terre humide sous la mousse des forêts; c'est à lui que le soir destine l'aimable mélancolie de ses lueurs mystérieuses. Le silence protège les rêves de l'amour;... et tout commandera ses plaisirs quand la nuit sera douce, quand la lune embellira la nuit ».

Tout comme Obermann, le Werther de Massenet, cet enfant désespéré, est un amant de la nature, ainsi qu'en témoignent le Salut à la nature, le fameux Clair de lune et la Nuit de Noël.

Composé entre le printemps de 1885 et la fin de l'hiver de 1886, sur un livret signé d'Edouard Blau, Paul Milliet et Georges Hartmann, « Werther » fut soumis au directeur de l'Opéra-Comique au début de 1887. Tout d'abord la tristesse de la pièce et le coup de pistolet de la fin effrayèrent Carvalho, qui refusa l'œuvre. Mais, le soir même, après réflexion, il écrivait à Massenet : « Nous recauserons. Rien n'est définitif. A demain. » Le lendemain, 25 mai 1887, la salle Favart était détruite par un incendie et Carvalho ruiné.

Massenet se tourna vers Vienne où son œuvre fut représentée au Théâtre Impérial le 16 février 1892.

Un an après, Carvalho se décidait à la donner à l'Opéra-Comique où elle reçut le plus chaleureux accueil de la part des critiques et des musiciens.

Repris en 1903, sous la direction de M. Albert Carré, « Werther » obtint cette fois le suffrage du grand public, suffrage qui, depuis, ne s'est jamais démenti.

RAOUL DUHAMEL



GERMAINE FERALDY  
dans le rôle de Sophie,  
(Studio Lorelle.)



NINON VALLIN  
dans le rôle de Charlotte,  
(Studio Lorelle.)



GEORGES THILL  
émouvant interprète de Werther,



Ninon Vallin  
et Georges Thill  
enregistrant  
« Werther » sur  
la scène du  
Théâtre des  
Champs-  
Élysées.



Ninon Vallin et  
Georges Thill se  
reposant entre  
deux enregist-  
rements de  
« Werther. »

# La création de Werther

SOUVENIRS INÉDITS DE  
LOUIS SCHNEIDER

**B**ATIR une pièce, composer un drame lyrique n'est pas une petite besogne; mais écrire une œuvre qui demeure au répertoire est une opération qui est souvent escortée de multiples péripéties. C'est ainsi que « Werther » n'est pas arrivé à la célébrité dès le premier jour; Massenet m'a jadis raconté l'histoire, je dirai presque les histoires de sa partition; elles sont curieuses à divulguer.

Quand le musicien et ses deux librettistes, Édouard Blau et Paul Milliet, se furent arrêtés au choix du sujet, quand ils eurent bien pesé toutes les raisons qui pouvaient les porter à traiter l'aventure si humaine du héros, aventure intérieure à laquelle la nature et ses aspects mobiles prennent leur part, ils résolurent de partir pour Milan afin de s'entendre avec leur éditeur Hartmann, qui là-bas surveillait les répétitions d'« Hérodiade » au Théâtre de la Scala; ils allèrent lui soumettre leur scénario de « Werther ».

Le récit du voyage à Milan aurait mérité de tenter la plume d'un Paul-Louis Courier si ce dernier n'eût été déjà l'auteur du fameux « Voyage en Calabre ». Voici en effet ce que l'on entendait des deux compartiments qui encadraient celui dans lequel avaient pris place Massenet, Ed. Blau et Paul Milliet : « Adieux à la vie... Nuit de Noël... La neige tombe... Je vais mourir... Coup de pistolet ». Emoi des voisins effrayés des événements terribles qui se tramaient à côté d'eux; cette angoisse ne cessa qu'à l'arrivée en gare lorsque les trois complices eurent arrêté le plan définitif de l'œuvre.

Il va sans dire qu'à Milan, après avoir écouté la lecture du poème ébauché, Hartmann se déclara enchanté, mais donna quelques conseils qui le firent adjoindre comme collaborateur du livret. Massenet se mit donc au travail au printemps de 1885, il termina en 1886.

C'est ici que commencent les tribulations. Quelle cantatrice choisir pour le rôle principal de Charlotte? La troupe de l'Opéra-Comique n'offrait pas à cette première dans la capitale autrichienne tout l'éclat qu'elle méritait : le célèbre ténor bayreuthien Van Dyck, qui était à la fois un magnifique interprète et un excellent chanteur, et M<sup>lle</sup> Renard, à la voix au timbre d'or, au tempérament d'artiste, firent triompher les quatre actes de Massenet le 16 février 1892.

Deux ans plus tard, l'Opéra Impérial de Vienne, qui sollicitait depuis plusieurs années l'honneur de monter une œuvre inédite du maître français, eut la chance de se voir confier « Werther ». Rien ne fut épargné pour donner à cette première dans la capitale autrichienne tout l'éclat qu'elle méritait : le célèbre ténor bayreuthien Van Dyck, qui était à la fois un magnifique interprète et un excellent chanteur, et M<sup>lle</sup> Renard, à la voix au timbre d'or, au tempérament d'artiste, firent triompher les quatre actes de Massenet le 16 février 1892.

Il était tout naturel que l'Opéra-Comique marchât au secours de la victoire; Carvalho, le directeur, adressa au compositeur un télégramme conçu en ces termes : « Cette belle œuvre est à nous; vous l'avez faite française; rapportez-la nous. » Oui, elle eût été à Carvalho s'il en avait manifesté le désir. Mais, au contraire, il l'avait refusée : il avait eu peur du coup de pistolet final,

il avait craint ce sujet psychologique où la musique de l'âme jouait un rôle aussi important pour le moins que celle qui dessinait l'extérieur des personnages. Il avait hésité. Sur ces entrefaites la Salle Favart avait été réduite en cendres par l'incendie du 25 mai 1887; et ce fut la ruine pour notre second théâtre de musique.

Massenet était loin de garder la moindre rancune. Lorsque Carvalho reprit les rênes de l'Opéra-Comique, après la courte direction de Paravey, « Werther » revint non pas à ses premières amours, mais à son vrai domaine, celui qui eût dû être son berceau natal.

Je me rappelle cette répétition générale du 15 janvier 1893 comme si elle avait eu lieu hier. Massenet n'assistait jamais à la répétition d'une quelconque de ses œuvres. C'était chez lui un principe : il était timide, nerveux, surmené, il avait donné tout son effort pendant les études préliminaires de la partition; il estimait que les plus sincères félicitations de ses amis étaient impuissantes à le cuirasser contre les traits méchants déchainés par ses ennemis; s'abstenir de paraître était pour lui un devoir. Ce jour-là (car la solennelle répétition générale était, comme toujours, donnée l'après-midi) il s'était tenu éloigné de l'Opéra-Comique; il avait tenu à faire sa classe de composition au Conservatoire. Ce cours, toujours si recherché, n'était pas très fréquenté pour la circonstance, car Massenet avait donné des billets à tous ses élèves. Parmi ceux-ci, il y en avait un qui venait à chaque acte le renseigner sur l'accueil du public. Massenet attendait ces résultats dans la cour du Conservatoire; la neige tombait à gros flocons, le temps s'était mis à l'unisson de l'atmosphère du quatrième acte du drame lyrique.

Jamais le maître n'avait été plus agité, plus nerveux, dans son impatience de savoir si Paris confirmerait l'heureux verdict de Vienne. Le lendemain soir avait lieu la première de l'œuvre; l'avalanche de neige avait continué à blanchir le sol de la Place du Châtelet. Personne n'avait osé faire la navette entre l'Opéra-Comique et la rue du Général-Foy où demeurait alors le compositeur; aucune voiture, aucun omnibus ne pouvait ce soir-là circuler sur le tapis blanc qui atteignait des hauteurs invraisemblables. Des spectateurs n'osèrent pas rentrer chez eux, des spectatrices obtinrent l'autorisation spéciale de Sa Majesté le concierge du théâtre de passer la nuit dans la salle; car personne n'avait trouvé de véhicule. Les amis les plus dévoués de Massenet se décidèrent seulement le lendemain matin à aller, en habit et cravate blanche fripée, mettre le musicien au courant du succès de « Werther ».

Oui, ce fut un succès, le soir de la première, et dans certains journaux de critique avancée. Le public fut moins compréhensif; on avait lancé, bien à tort du reste, le mot de « drame de l'Ambigu ». Ce fut l'opinion qui hélas! prévalut. Mais un procès perdu en première instance peut être gagné en appel et ce fut le cas de « Werther » le jour où en 1903 la partition, toute rajeunie par les soins artistiques de M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, reparut Salle Favart. Elle est entrée depuis ce moment dans l'heureux rayon de la bibliothèque des chefs-d'œuvre. Il lui avait fallu dix ans pour atteindre cet échelon! C'est le sort commun à toutes les manifestations d'un esprit précurseur d'être obligées de faire antichambre tandis que se pressent, souriantes, les médiocrités et les banalités. Ce fut là l'histoire de « Werther ».



Décor du I<sup>er</sup> Acte : la Maison du Bailli.



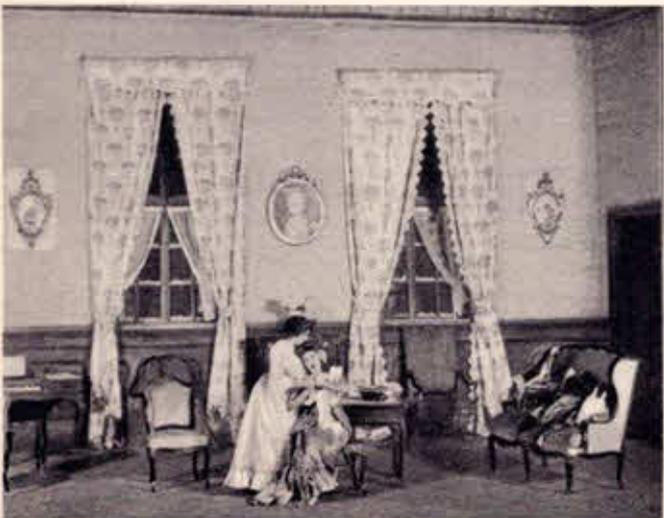
Décor du premier tableau du IV<sup>e</sup> Acte : le Panorama de Wetzlar. La nuit de Noël. Dessin de Lucien Métivet pour la création à Paris.



Décor du II<sup>e</sup> Acte : les Tilleuls.



La maison du bailli Buff, à Wetzlar, charmante petite ville d'Allemagne située au confluent de la Dill et de la Lahn, affluents du Rhin. C'est dans ce décor familial qu'au lendemain du bal où ils se conurent (9 juin 1772), Charlotte Buff apparut au jeune Goethe environnée des dix enfants joyeux, dont elle était la seconde mère. Ce spectacle charmant devait la lui rendre plus chère encore.



Décor du III<sup>e</sup> Acte : le Salon de Charlotte.



Décor du IV<sup>e</sup> Acte : la Chambre de Werther. Maquette du décor de Vienne, 1892 (avec l'autorisation de la maison Heugl et C<sup>ie</sup>).

Le salon de Charlotte Kestner à Wetzlar. On peut évoquer dans ce salon l'image de Charlotte Kestner recevant avec émotion l'exemplaire de « Werther », que Goethe adressait à son inspiratrice le 23 septembre 1774, deux ans après qu'il eut quitté Wetzlar dans le désespoir. L'envoi était accompagné de ces quelques lignes : « Ma chère Lotte... tu sentiras en lisant ce petit livre combien il m'est cher ; aussi cet exemplaire a pour moi du prix comme s'il était unique au monde. Tu l'auras, Lotte, je l'ai baisé plus de cent fois et je l'ai enfermé pour que personne n'y touche. O Lotte ! je te prie de ne le montrer qu'aux Meyer. Il ne sera publié qu'à la foire de Leipzig. Je voudrais que chacun le lise de son côté, toi et Kestner, et que chacun m'en écrive un petit mot. Lotte, adieu, Lotte. »



# Les disques

## WERTHER

MUSIQUE DE JULES MASSENET — LIVRET DE BLAU, MILLIET ET HARTMANN, D'APRÈS GOETHE

<i>Charlotte</i> . . . . .	MME NINON VALLIN Mezzo-soprano de l'Opéra-Comique
<i>Sophie</i> . . . . .	Mlle GERMAINE FERALDY Soprano de l'Opéra-Comique
<i>Werther</i> . . . . .	M. GEORGES THILL Ténor de l'Opéra
<i>Le Bailli</i> . . . . .	M. ARMAND NARÇON Basse de l'Opéra
<i>Albert</i> . . . . .	M. MARCEL ROQUE Baryton de l'Opéra-Comique
<i>Johann</i> . . . . .	M. LOUIS GUENOT Basse de l'Opéra-Comique
<i>Schmidt</i> . . . . .	M. HENRI NIEL Ténor de l'Opéra-Comique
<i>Les enfants</i> . . . . .	Un groupe d'enfants de LA CANTORIA

CHŒURS ET ORCHESTRE DU  
THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Direction : ÉLIE COHEN

ENREGISTREMENT INTÉGRAL RÉALISÉ AU THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

**ACTE I. — LA MAISON DU BAILLI**

*Prélude* : Après trois longs accords synopés qui montent crescendo, paraît le motif du désespoir de Charlotte auquel s'oppose l'air si doux qui symbolise le charme de la maison du bailli, charme que subira Werther dès son arrivée dans la cour de la riante et paisible demeure. Une dernière et brève opposition entre ces deux motifs sert de conclusion à ce début si émouvant déjà en sa concision.

Le rideau se lève sur un grand éclat de rire des enfants du bailli, que celui-ci fait chanter sur la terrasse couverte de feuillage. Le brave homme se fâche un peu : « *Asses ! asses ! m'écouter-à-on, cette fois ?* »

Deux fois il les fait recommencer : « *Osez-vous, leur dit-il, chanter de la sorte quand votre sœur Charlotte est là ?* Au seul nom de Charlotte, les enfants reprennent le Noël avec gravité. Schmidt et Johann, deux amis du bailli, qui s'étaient arrêtés à la porte du jardin pour écouter le chœur des enfants, applaudissent et invitent le bailli à venir tout à l'heure les rejoindre au cabaret du Rainsin d'or. Ils apprennent de Sophie que sa sœur aînée, Charlotte, s'apprête pour un bal d'amis et de parents que l'on va donner à Wetlar. Schmidt comprend aussitôt la raison de tous les préparatifs et pourquoi le jeune et grave Werther paraît moins rêveur.

Johann tend les mains au bailli : « *A tout à l'heure, au Rainsin d'or* ». Schmidt et Johann partent bras dessus, bras dessous, entonnant une chanson à boire : « *Vivat Bacchus, semper vivat !* »

Werther paraît, accompagné d'un jeune paysan. Il s'arrête. « *C'est bien ici la maison du bailli ?* » demande-t-il. Il congédie son guide, s'avance dans la cour, s'arrête au premier plan devant la fontaine. Tout le ravit, l'éblouit : « *Je ne sais si je veille ou si je rêve encore.* » Dans un élan, il célèbre la nature : « *O nature pleine de grâce...* »

Le chœur des enfants a repris dans l'intérieur de la maison. Werther en est attendri : « *Chers enfants !* »

Charlotte vient faire admirer à son père sa belle toilette. Aussitôt les enfants quittent les bras du bailli pour sauter au-devant d'elle. En attendant les amis qui tardent à venir, elle leur distribue le goûter. Un bruit lointain de grelots annonce la voiture. Les enfants se pressent autour de Charlotte. Werther, qui a monté l'escalier, contemple ce spectacle sans être vu.

Le bailli aperçoit Werther et se montre flatté de sa visite. Il lui présente Charlotte, sa fille aînée, qui pour ses frères et sœurs a remplacé sa mère défunte. Charlotte s'excuse de s'être fait attendre. Les invités entrent dans la cour. Werther reste muet en contemplant Charlotte et, quand il la voit se tourner vers la glace pour mettre son écharpe, il saisit le plus jeune des bambins et l'embrasse avec effusion. Charlotte confie son petit monde à sa sœur et fait ses recommandations aux bambins : « *Vous serez sages* ». En la voyant embrasser les enfants, Werther s'attendrit : « *O spectacle idéal d'amour et d'innocence* ». Charlotte et Werther s'éloignent, suivis d'un groupe d'invités endimanchés, pendant que les échos lointains du bal voltigent dans l'air.

**1<sup>er</sup> DISQUE — FHX 5009 — FACE 2**

Les invités partis, le bailli, tout en fredonnant, va chercher sa longue pipe en porcelaine. Mais Sophie lui rappelle qu'il a promis à ses amis de les rejoindre au Rainsin d'or.

A ce moment, on voit paraître Albert, à qui la femme du bailli, avant de mourir, avait promis Charlotte. Il recommande à Sophie de tenir son retour secret jusqu'au lendemain : « *J'ai voulu vous surprendre* » et il s'éloigne.

La nuit est venue; la maison et le jardin sont baignés de clair de lune. Une exquise mélodie (*Clair de lune*), qui se mêle aux échos d'une valse lointaine, vient bercer l'entretien de Charlotte et de Werther, qui ont reparu à la porte du jardin, se donnant le bras. « *Il faut nous séparer* », dit Charlotte.

Werther contemple, extasié, les beaux yeux de la jeune fille. « *Mais vous ne savez rien de moi* », dit-elle en souriant à son avertissement. « *Vous êtes la meilleure ainsi que la plus belle !* » s'écrie-t-il. *Faut-il que j'en appelle à ceux que vous nommez vos enfants ?* » A ce mot d'enfants, Charlotte, tout à coup pensive, se rapproche de lui; elle évoque sa mère. Werther, aussitôt, d'appeler sur elle la bénédiction du Ciel. Charlotte poursuit son évocation de la chère disparue sur un accompagnement synopé d'une émotion profonde et discrète : « *Si vous l'aviez connue !* ». Werther jette un cri d'amour éperdu : « *Rêve !... Extase !...* ». Mais Charlotte, qui s'est ressaisie, gravit les marches du perron. Werther veut la retenir encore et, d'une voix altérée, demande à la revoir.

Soudain s'élève la voix du bailli : « *Charlotte ! Charlotte ! Albert est de retour !* » — « *Albert ?* » demande Werther. — « *Oui* », répond bas et tristement Charlotte, *celui que ma mère m'a fait jurer d'accepter pour époux*. Elle s'accuse d'avoir un instant, près de Werther, oublié son serment qu'on lui rappelle. A ce moment, l'orchestre redit pianissimo l'exquise mélodie du Clair de lune tandis que Werther se met à sangloter et, faisant effort sur lui-même, s'écrie : « *À ce serment restez fidèle !* » ajoutant aussitôt : « *Moi... j'en mourrai !* » Pendant que Charlotte se retourne une dernière fois vers lui, il reste éperdu de désespoir à cette pensée qu'un autre soit son époux.

**2<sup>e</sup> DISQUE — FHX 5010 — FACE 3****ACTE II. — LES TILLEULES**

Par son motif à trois temps, d'allure populaire, d'abord scandé avec entrain, puis soutenu mais toujours bien rythmé, le prélude est la riante évocation d'un dimanche ensoleillé de septembre sur la petite place avec son temple, son presbytère, son auberge entourée de houblons et ses tilleuls bien taillés. C'est toute la douceur et le calme de la petite ville allemande.

Tel est le décor du II<sup>e</sup> acte sur lequel le rideau se lève à la fin du prélude. Schmidt et Johann, attachés devant l'auberge, le verre en main, chantent « *Vivat Bacchus, semper vivat !* ». Des bouffées d'orgue s'échappent du temple voisin où les fidèles affluent pour fêter les cinquante années de mariage du pasteur : « *Le pasteur verra bien fêter* ». Pour continuer en paix leurs libations, les deux amis rentrent dans l'auberge.

Charlotte et Albert paraissent et viennent s'asseoir sur un banc. Les nouveaux mariés se félicitent de leur bonheur parfait. (Duo : « *Voici trois mois que nous sommes unis.* ») De nouveau, l'orgue se fait entendre. Albert et Charlotte entrent à l'office.

Werther, du haut de la route où il arrive, les contemple de loin avec un tourment visible. Il comprime sa douleur : « *Un autre est son époux !* » Mais bientôt il ne peut contenir la passion qui l'agite : « *J'aurais sur ma poitrine* » ; et, tout en larmes, il tombe accablé sur le banc, la tête dans les mains. Schmidt et Johann reparassent sur le seuil de la auberge et, accompagnés d'un ami, se dirigent vers le bas en trébuchant.

A ce moment Albert, sortant du temple, pose la main sur l'épaule de Werther, qui tressaille et veut s'éloigner. Mais l'heureux époux, voyant la douleur du pauvre amant, pris de compassion, lui fait l'aveu qu'il a comme un remords du bonheur dont il a privé, qu'il comprend son tourment et le lui pardonne : « *Au bonheur dont mon âme est pleine.* » Il lui prend la main affectueusement. Werther, touché, veut se tromper lui-même et déclare qu'il n'a plus au fond de l'âme que de l'amitié : « *Vous l'avez dit, mon âme est loyale.* »

A ce moment Sophie accourt, portant dans les mains un gros bouquet destiné au pasteur : « *Frère, voyez ! voyez le beau bouquet.* » Elle invite Werther pour le premier menuet; et, voyant son visage tourmenté, elle le gronde un peu de la tristesse qu'il garde alors que tout le monde est joyeux : « *Du gai soleil, plein de flamme.* » Werther, toujours sombre, ne dit mot. Pendant que Sophie va porter son bouquet, Albert rêvant pour Werther d'une union avec elle, fait allusion au bonheur que l'on cherche parfois bien loin alors qu'il passe près de nous : « *Nous parlions du bonheur* » ; Werther garde un silence obstiné. Sophie revient et lui réitère son invitation. Albert la rejoint dans le presbytère.

**2<sup>e</sup> DISQUE — FHX 5010 — FACE 4**

Werther, resté seul, sent naître en lui de coupables désirs : « *Ai-je dit vrai ? L'amour que j'ai pour elle.* » Il veut partir. A ce moment, il aperçoit Charlotte sur le seuil du temple et n'a plus le courage de s'éloigner. Il l'appelle et, se rapprochant d'elle, il lui parle de ce soir délicieux où ils sont demeurés ensemble si longtemps. « *Ah ! qu'il est loin ce jour !* — *Albert m'aime, dit-elle. — Qui ne vous aimerait !* » s'écrie Werther. En vain elle essaie de lui faire oublier : « *N'est-il donc pas d'autre femme ?* » et, résolue, elle lui demande de s'éloigner. « *Partez ! dit-elle — Quel mot ai-je entendu ?* »

« *Celui qu'il faut de moi que l'on entend* », lui répond Charlotte. Werther, semblant se résigner, proteste de son désir qu'elle soit heureuse. Mais il pleure à la seule pensée de ne plus la revoir. Charlotte sent bien qu'elle ne peut pas lui demander un exil éternel. « *Vous reviendrez...* » dit-elle. Et aussitôt, touchée de la douleur de Werther, elle ajoute : « *Bientôt... à la Noël !* » En vain il la supplie. « *A la Noël !* » répète Charlotte en s'éloignant sans vouloir se retourner. Il veut la rappeler... Trop tard ! Il reste accablé. Soudain, se ressaisissant : « *Oui, ce qu'elle m'ordonne, pour son repos, je le ferai ! Et si la force m'abandonne... Ah ! c'est moi pour toujours qui me reposai !* » Il invoque Dieu : « *Lorsque l'enfant revient d'un voyage avant l'heure* » et lui demande de le rappeler à lui.

Il va s'éloigner. A ce moment, Sophie, sur le seuil du presbytère, l'appelle pour le cortège. « *Pardonnez-moi, je pars !* » s'écrie-t-elle. Sophie reste suffoquée. « *Vous reviendrez ?* » demande-t-elle — « *Non ! Jamais ! Adieu* » s'écrie Werther en s'enfuyant. Elle court après lui sur la route... Mais déjà il a disparu.

Et voici le cortège de la Cinquantaine. Charlotte voit Sophie en pleurs. Elle accourt, interroge. « *Ah ! sœur, s'écrie Sophie, Monsieur Werther est parti !... Et pour toujours !* »

Au nom de Werther, Albert a tressailli. « *Pour toujours !* » se répète Charlotte. — « *Il l'aime !* » s'écrie Albert en voyant son trouble profond, cependant que le cortège traverse la place au milieu des acclamations et des vivats.

**ACTE III. — CHARLOTTE ET WERTHER**

Le prélude reprend le motif de l'Adieu du deuxième acte, mais avec un peu plus de lenteur.

Le rideau se lève, sur le salon de la maison d'Albert, meublé d'un clavecin, d'un petit secrétaire, d'un canapé et d'une table à ouvrage supportant une lampe allumée, surmontée d'un abat-jour. Au près de cette table est un fauteuil.

Charlotte, seule, est assise près de la table. Elle songe à Werther : « *Qui m'aurait dit la place...* ». Découragée, elle laisse tomber son ouvrage et va, comme attirée, vers le secrétaire. Elle l'ouvre, voit les lettres de Werther, et veut les relire une fois de plus : « *Ces lettres, ces lettres, je les relis sans cesse !* » Lentement, très doucement, elle relit la première : « *Je vous écris de ma petite chambre* », où Werther se plaint de sa solitude. Elle se reproche d'avoir ordonné cet exil. Voici la seconde lettre où Werther, évoquant les cris joyeux des enfants, se demande si les chers petits ne l'oublieront pas. « *Non, Werther !* » s'écrie Charlotte, *voilà votre image reste vivante et quand vous reviendrez...* mais *doit-il revenir ?* Ce dernier billet de Werther l'épouvante. Elle en répète avec effroi ces mots : « *Ne m'accuse pas, pleure-moi !* » et ce terrible mot de la fin : « *Tu frémiras.* »

**3<sup>e</sup> DISQUE — FHX 5011 — FACE 5**

A ce moment Sophie paraît sur le seuil de la porte, les bras chargés de jouets : « *Bonjour, grande sœur !* » Charlotte cache précipitamment les lettres qu'elle tenait à la main. Sophie s'inquiète de sa tristesse et, la prenant par la taille : « *Souffres-tu ?* » lui demande-t-elle. Charlotte veut éluder la réponse. Mais Sophie sent sa main glacée, voit ses yeux rougis par les larmes et insiste. « *Non, ce n'est rien* », répond Charlotte en se détournant, puis, se remettant, elle s'efforce de sourire. « *Ce qu'il faut, dit Sophie, c'est rire comme autrefois.* » Et, gaîment, elle chante : « *Ah ! le rire est béni !* » Mais Sophie voit bien que la tristesse de Charlotte est inconsolable. Il ne lui a pas échappé que tout le monde est triste depuis le départ de Werther qui, pourtant, les oublie. Au seul nom de Werther, Charlotte ne peut plus se contraindre : « *Va ! s'écrie-t-elle, laisse couler mes larmes.* » Sophie veut la consoler, l'emmener près de leur père. Elle lui parle des enfants, qui ont appris des compliments pour la Noël.

A ce mot de « Noël », Charlotte, effrayée, se répète la dernière lettre de Werther : « *Si tu ne me vois reparaitre... ne m'accuse pas... pleure-moi !* » Sophie lui arrache la promesse de revenir et, au moment où sur le point de se retirer elle jette sur sa sœur un regard attendri, Charlotte subitement la rappelle et l'embrasse avec effusion.

Sophie partie, la malheureuse s'abandonne au désespoir et invoque Dieu : « *Ah ! mon courage m'abandonne !* »

A peine achevée-t-elle sa prière que Werther surgit, pâle, défaillant, s'appuyant à la muraille : « *Oui, c'est moi !* » Il n'a pu résister au désir de la revoir. Charlotte, violemment émue, s'efforce de paraître indifférente : « *Pourquoi cette parole amère ?* » mais elle finit par lui avouer que tout le monde l'attendait. Ensemble, ils reviennent tous les chers objets à leur place accoutumée : le clavecin (« *Voici le clavecin* »), puis les livres et même la boîte aux pistolets « *qu'un jour il a touchés* ». Charlotte qui n'a pas vu ce dernier mouvement, va prendre sur le clavecin, pour les lui apporter, les vers d'Ossian qu'il a traduits. Werther les redit avec une tristesse inspirée : « *Pourquoi me réveiller ?* »

Charlotte en est toute troublée : « *N'achevez pas ! hélas !* » Werther lit un aveu dans cette voix qui tremble : « *Ciel ! ai-je compris ?* » Il s'exalte. Elle se sent faiblir et le supplie. Il évoque leur premier baiser. Elle défaillit et tombe éperdue sur le canapé. Il se jette à ses pieds; elle le repousse. Mais l'amour est le plus fort. Se sentant faiblir, elle implore. Werther la saisit dans ses bras. Charlotte se redresse, affolée. Elle veut s'enfuir. En vain il la supplie : elle s'est ressaisie. « *Non ! vous ne m'avez plus !* » s'écrie-t-elle. Après un reproche déchirant, elle s'enfuit et ferme sur elle la porte de la chambre. En vain il lui crie de revenir. Il écoute et ne l'entend plus. « *Soit ! adieu donc !* » s'écrie Werther. Il clame à la Nature sa décision de mourir (« *Prends le deuil, ô Nature !* »), et s'enfuit.

**3<sup>e</sup> DISQUE — FHX 5011 — FACE 6**

Albert arrive, sombre et préoccupé. « *Werther est de retour, on l'a vu revenir !* » s'écrie-t-il. Il voit la porte ouverte sur la rue. Étonné, il appelle Charlotte. A la vue de son mari, elle se trouble. Il s'en aperçoit : « *Et qui donc était là ?* » On apporte un message, Albert reconnaît l'écriture et lit : « *Je pars pour un lointain voyage. Pouvez-vous me prêter vos pistolets ?* » Charlotte se sent défaillir. « *Donnez-les-lui* », conseille froidement Albert. Charlotte, fascinée par le regard de son mari, remet au domestique la boîte aux pistolets. Le domestique parti, Albert froisse la lettre de Werther et entre vivement dans sa chambre. Charlotte prend une mante et s'enfuit éperdue.

**ACTE IV. — LA MORT DE WERTHER**

Le prélude traduit toute l'angoisse de cette nuit tragique. Des synopés énigmatiques suivies d'une rapide descente chromatique amènent le motif désespéré sur lequel Werther clamait : « *Ne m'accuse pas, pleure-moi !* » Puis c'est l'évocation de la fuite éperdue de Charlotte et de nouveau le motif désespéré redit par toutes les voix graves de l'orchestre. La flûte soupire, comme un pressentiment, le motif de la mort de Werther, qui bientôt s'affirme comme la tragique réalité; et, toujours, revient le motif désespéré (« *Ne m'accuse pas* ») jusqu'au moment où s'élèvent dans l'orchestre les cris éperdus de Charlotte, cependant que sonne le glas.

Le rideau se lève sur le cabinet de travail de Werther. Un chandelier à trois branches, garni d'un réflecteur, éclaire à peine la table chargée de livres et de papiers sur laquelle il est placé. Au fond, à gauche en pan coupé, une large fenêtre ouverte à travers laquelle on aperçoit la place du village et les maisons couvertes de neige. L'une des maisons, celle du bailli, est éclairée. Au fond, à droite, une porte. La clarté de la lune pénètre dans la chambre. Werther, mortellement frappé, est étendu près de la table.

La porte s'ouvre brusquement. Charlotte entre, s'arrête, inquiète, s'appuie contre le chambranle de la porte, comme prête à défaillir. Angoissée, elle appelle : « *Werther ! Werther !... Rien !... Ah ! du sang !* » Elle avance, anxieuse; et, passant derrière la table, découvre le corps inanimé de Werther. Elle se jette sur lui, elle voit du sang, pousse un cri et recule épouvantée. Revenant vers lui, elle s'agenouille et, le prenant dans ses bras, s'écrie d'une voix étouffée : « *Non ! non ! c'est impossible !* » Elle l'appelle. Il ouvre les yeux, la reconnaît et lui demande pardon : « *Charlotte ! Ah ! c'est toi !* » Elle s'accuse. — « *Non, tu n'as rien fait que de juste et de bon* », dit-il en la bénissant. Épuisé par l'effort, il faiblit. Elle, affolée, se tourne vers la porte et demande du secours. Werther la retient, se soulève sur un genou et, s'appuyant sur elle, se lève, met son front sur la main de la bien-aimée. Il est heureux de rester seul avec elle et de mourir en lui disant qu'il l'adore.

A son tour, elle évoque leur première rencontre au clair de lune et lui avoue son amour : « *Oui, du jour où tu parus...* ». Maintenant elle veut, avant qu'il meure, lui rendre son baiser pour qu'il y trouve l'oubli des chagrins et des douleurs.

A ce moment, on entend les voix des enfants chanter Noël dans la maison du bailli. Werther se soulève un peu et, dans son hallucination, croit entendre les anges et le chant de la délivrance. Charlotte, effrayée, se rapproche de lui. « *Pourquoi ces larmes ?* » demande-t-elle. « *Crois-tu donc que ma vie est achevée ?* » Elle commence ! — achève-t-elle en se levant tout à fait et pendant que les enfants répètent par intervalles : « *Noël ! Noël !* » De la maison du bailli, on entend s'élever la voix de Sophie qui chante : « *Dieu permet d'être heureux, le bonheur est dans l'air !* » Werther, qui a écouté debout, frémissant, les yeux grands ouverts, s'appuie subitement sur le fauteuil et s'y laisse tomber avec un gémissement. Charlotte s'effraie : « *Ah ! ses yeux se ferment !... Il va mourir !* » Alors, le prenant contre elle : « *Je ne veux pas !* » s'écrie-t-elle. *Tu vivras !* — *Non !... Charlotte, je meurs... oui, mais écoute bien : là-bas, au fond du cimetière...* Il demande à Charlotte, si la terre chrétienne lui est refusée, d'être enterré près du chemin ou dans le vallon solitaire. Là, si le prêtre passe en détournant les yeux, le pauvre mort se sentira du moins béni par la douce larme d'une femme. A ce moment, Werther suffoque, ses bras retombent étendus, sa tête s'incline : il meurt, tandis que, joyeusement, s'élèvent les voix enfantines : « *Jésus vient de naître.* » Charlotte tombe inanimée, pendant que le chœur répète allégrement : « *Noël ! Noël !* » et qu'au bruit des verres se mêlent les cris joyeux et les rires clairs des bambins.

1

devenir la 2<sup>e</sup> de  
Vent - 1<sup>er</sup> tableau

220

(3<sup>e</sup> acte  
1<sup>er</sup> tableau)  
La Mort de Werther.

(Werther)

593

Moderato (sans lenteur)

Handwritten musical score for various instruments including Flute, Clarinet, Bassoon, Oboe, Horns, Trumpets, Trombones, Timpani, and Harp. The score is written in a single system with multiple staves.

Un zideau se laisse sur les derniers pas de la charrette ; il respire la petite  
ville de Wobbeim sur le vol d'un aigle le nuit de Noël ; la lune est une faible  
clarté sur les toits et les arbres couverts de neige - quelques fenêtres éclairées -  
- aspect triste et vague - Nuit dans la salle - La musique continue  
jusqu'au changement.

Moderato (sans lenteur)

Handwritten musical score for Violins, Altos, and Tenors. The score is written in a single system with multiple staves.

Moderato (sans lenteur)

Paris. Mardi  
24 mai 187.  
5<sup>e</sup> matin.  
t. 100 / 101 d.

dimanche 26 juin 187.  
9<sup>e</sup> du matin - t. 101 / 102  
Chapelle de la Madeleine d'Ann  
h. 100 / 101 d.

Une page de la partition manuscrite de « Werther », qui comporte en bas à gauche des notes privées de la main du compositeur. (Bibliothèque de l'Opéra.)



**W**ERTHER a été enregistré  
au Théâtre des Champs-Élysées  
au mois de Mars 1931

Le miracle des techniques modernes  
nous a permis de rénover de façon  
brillante cet enregistrement de la  
plus haute valeur artistique